

Question : comment Lucien de Samosate impose-t-il son point de vue dévalorisant sur la culture gauloise ?

Comment => la recherche de procédés et leur interprétation.

- Par une entrée en matière qui place d'emblée le peuple gaulois dans le camp des Barbares, c'est-à-dire ceux qui ne partagent ni la langue ni la culture grecque en utilisant le terme "étrange" (de même famille que le mot "étranger" et en le mettant en valeur par la forme superlative "la plus...")
- en assimilant dès la 1^{ère} phrase le dieu gaulois Ogmius au dieu gréco-romain Hercule comme s'ils étaient interchangeables (ce qui revient à nier la spécificité culturelle gauloise) et de plus, en plaçant Hercule en premier, ce qui lui donne plus d'importance
- en utilisant la tournure verbale "en faire", ce qui laisse penser que cette attitude n'a pas de fondement sérieux mais se présente un peu comme une lubie
- en utilisant le suffixe péjoratif -ard pour pointer la dévalorisation du personnage aux yeux de l'auteur
- en faisant une description dévalorisante du Dieu par l'emploi d'adjectifs négatifs
- en utilisant une 3^e phrase très courte, qui contraste avec les deux précédentes et a un effet lapidaire renforcé par le présentatif "c'est" et la formule "en un mot" qui résume tout le propos précédent, le rendant ainsi non contestable
- par la reprise du superlatif associé à un adjectif à la forme négative....
- la tournure finale "mon Gaulois" avec l'emploi du déterminant possessif, est à la fois infantilisante et colonisante.

« Les Gaulois, dans leur langage, appellent **Hercule Ogmius** et le peignent sous la figure **la plus étrange** dont on ait jamais gratifié un dieu. Ils **en font** un vieillard décrépît, chauve sur le devant de la tête, blanc sur le derrière, quand ils lui laissent des cheveux ; rugueux de peau, noir et calciné comme un vieux marin. Vous le prendriez pour Caron, pour Japet, pour un habitant quelconque des enfers, ou tout ce que vous voudrez, plutôt que pour Hercule, dont il porte cependant les attributs, savoir : la peau de lion sur son épaule, la massue dans sa main droite, le carquois sur son dos, et dans sa main gauche, l'arc tout armé. **En un mot, c'est Hercule**. [...] Mais je n'ai pas encore dit ce qu'il y avait de **plus incroyable** dans le tableau que j'avais sous les yeux ; c'est que ce vieil Hercule traînait après lui une foule d'hommes sans nombre, tous enchaînés par l'oreille. Leurs chaînes, légères comme des fils, étaient fabriquées d'or et d'ambre, et comparables aux plus beaux colliers. Bien qu'entraînés par des attaches si frêles, ces hommes ne songeaient pas à fuir (ce qui eût semblé bien facile) ; on ne les voyait ni se roidir, ni résister du pied, ni se renverser en arrière comme pour contrarier celui qui les emmenait. L'allégresse au front, des hymnes joyeux à la bouche, ils se hâtaient sur ses pas ; et au peu de tension de leurs chaînes, on eût dit qu'ils allaient le devancer, tant ils craignaient de perdre leur servitude. Faut-il raconter maintenant une absurdité qui dépasse toutes les autres ? Le peintre, ne sachant plus où faire aboutir les liens, puisque le dieu avait la main droite occupée par sa massue et la gauche par son arc, imagina de lui percer la langue et de les y réunir en les rivant. C'est ainsi qu'Hercule traînait tout ce peuple, la tête tournée en arrière et le

sourire dans les yeux. Ébahi, indigné tour à tour, je restais droit devant ce tableau, ne sachant que penser, lorsqu'un Gaulois, mon voisin, homme instruit dans les lettres grecques (à en juger par la manière dont il parlait notre langue), et vraisemblablement du nombre de ces philosophes qu'on trouve au-delà des Alpes, m'adressa la parole en ces termes : « O étranger, me dit-il, je t'expliquerai l'énigme de cette peinture dont tu sembles tout émerveillé. Vous autres Grecs, vous faites Mercure dieu de l'éloquence ; nous nous avons choisi Hercule comme plus vigoureux ; et il n'y a pas à s'étonner si nous le représentons vieux, car c'est dans la vieillesse que l'éloquence atteint sa force la plus complète. [...] Ce vieil Hercule qui n'est pas autre chose que la faconde elle-même, traîne tout ce peuple attaché à sa langue par l'oreille ; or, tu n'ignores pas quelle relation existe entre l'oreille et la langue...en résumé nous pensons que cet Hercule, homme sage et persuasif, a conquis le monde par la parole. Quant à ses flèches, ce sont les mots aigus, ingénieux, rapides, qui pénètrent dans l'âme [...] Voilà ce que dit **mon Gaulois** ».